

S O M M A I R E

- Année Sainte & Anniversaire de Nicée St Athanase P. X-W. Corsini p. 4
- Doctrine & vie L'Immaculée, réponse aux idoles de la modernité Fontana p. 7
- Chrétiens en société Retour sur une société secrète mais influente Pichot-Bravard p. 11
- Chronique Romaine Pèlerinage romain • nouveau prédicateur vatican p. 14
- Témoignage Le feu de la foi P Arsenij p. 20
- Le Texte du mois Le prêtre de l'Évangile Newman p. 24

a bûche bénite.

Frédéric Mistral. Mémoires et récits, traduits du provençal,
chap. II 'Mon Père' Paris, Plon-Nourrit, 1906, pp. 30-36

www.lexilogos.com/mistral_noel.htm

fidèle aux anciens usages, pour mon père, la grande fête, c'était la veillée de Noël. Ce jour-là, les laboureurs dételaient de bonne heure; ma mère leur donnait à chacun, dans une serviette, une belle galette à l'huile, une rouelle de nougat, une jointée de figes sèches, un fromage du troupeau, une salade de céleri et une bouteille de vin cuit. Et qui de-ci, et qui de-là, les serveurs s'en allaient, pour "poser la bûche au feu", dans leur pays et dans leur maison. Au Mas ne demeuraient que les quelques pauvres hères qui n'avaient pas de famille et, parfois, des parents, quelque vieux garçon, par exemple, arrivaient à la nuit, en disant :

— Bonnes fêtes ! Nous venons poser, cousins, la bûche au feu, avec vous autres.

Tous ensemble, nous allions joyeusement chercher la "bûche de Noël", qui - c'était de tradition - devait être un arbre fruitier.

Nous l'apportions dans le Mas, tous à la file, le plus âgé la tenant d'un bout, moi, le dernier-né, de l'autre ; trois fois, nous lui faisons faire le tour de la cuisine ; puis, arrivés devant la dalle du foyer, mon père, solennellement, répandait sur la bûche un verre de vin cuit, en disant :

Allégresse! Allégresse, Mes beaux enfants, que Dieu nous comble d'allégresse!

Avec Noël, tout bien vient ; Dieu nous fasse la grâce de voir l'année prochaine.

Et, sinon plus nombreux, puissions-nous
n'y pas être moins.

Et, nous écriant tous : « Allégresse, allégresse, allégresse ! », on posait l'arbre sur les landiers et, dès que s'élançait le premier jet de flamme :

À la bûche

Boute feu!

disait mon père en se signant. Et, tous, nous nous mettions à table.

Oh ! la sainte tablée, sainte réellement, avec, tout à l'entour, la famille complète, pacifique et heureuse. À la place du caleil, suspendu à un roseau, qui, dans le courant de l'année, nous éclairait de son lumignon, ce jour-là, sur la table, trois chandelles brillaient ; et si, parfois, la mèche tournait devers quelqu'un, c'était de mauvais augure. À chaque bout, dans une assiette, verdoyait du blé en herbe, qu'on avait mis germer dans l'eau le jour de la Sainte-Barbe. Sur la triple nappe blanche, tour à tour apparaissaient les plats sacramentels : les escargots, qu'avec un long clou chacun tirait de la coquille ; la morue frite et le muge aux olives, le cardon, le scolyme, le céleri à la poivrade, suivis d'un tas de friandises réservées pour ce jour-là, comme : fouaces à l'huile, raisins secs, nougat d'amandes, pommes de paradis ; puis, au-dessus de tout, le grand pain calendal, que l'on n'entamait jamais qu'après en avoir donné, religieusement, un quart au premier pauvre qui passait.

La veillée, en attendant la messe de mi-nuit, était longue, ce jour-là ; et longuement, autour du feu, on y parlait des ancêtres et on louait leurs actions. Mais, peu à peu et volontiers, mon brave homme de père revenait à l'Espagne et à ses souvenirs du siège de Figuières.

— Si je vous disais, commençait-il, qu'étant là-bas en Catalogne, et faisant partie de l'armée, je trouvai le moyen, au fort de la Révolution, de venir de l'Espagne, malgré la guerre et malgré tout, passer avec les miens les fêtes de Noël ! Voici, ma foi de Dieu, comment s'arrangea la chose : au pied du Canigou, qui est une grande montagne entre Perpignan et Figuières, nous tournions,

retournions depuis passablement de temps, en bataillant, à toi, à moi, contre les troupes espagnoles. Aie ! que de morts, que de blessés, et de souffrances, et de misères !

Il faut l'avoir vu, pour savoir cela. De plus, au camp, - c'était en décembre - il y avait manque de tout ; et les mulets et les chevaux, à défaut de pâture, rongeaient, hélas ! les roues des fourgons et des affûts.

Or, ne voilà-t-il pas qu'en rôdant, moi, au fond d'une gorge, du côté de la mer, je vais découvrir un arbre d'oranges, qui étaient rousses comme l'or !

“Ha ! dis-je au propriétaire, à n'importe quel prix, vous allez me les vendre”

Et, les ayant achetées, je m'en reviens de suite au camp et, tout droit à la tente du capitaine Perrin (qui était de Cabanes), je vais avec mon panier et je lui dis:

- Capitaine, je vous apporte quelques oranges...
- Mais où as-tu pris ça ?
- Où j'ai pu, capitaine.
- Oh ! Luron, tu ne saurais me faire plus de plaisir... Aussi, demande-moi, vois-tu, ce que tu voudras, et tu l'obtiendras ou je ne pourrai.
- Je voudrais bien, lui fis-je alors, avant qu'un boulet de canon me coupe en deux, comme tant d'autres, aller, encore une fois, “poser la bûche de Noël” en Provence, dans ma famille.
- Rien de plus simple, me fit-il ; tiens, passe l'écritoire.

Et mon capitaine Perrin (que Dieu, en paradis, l'ait renfermé, cher homme) sur un papier, que j'ai encore, me griffonna ce que je vais dire :

Armée des Pyrénées orientales.

Nous Perrin, capitaine aux transports militaires, donnons congé au citoyen François Mistral, brave soldat républicain, âgé de vingt-deux ans, taille de cinq pieds six pouces, nez ordinaire, bouche idem, menton rond, front moyen, visage ovale, de s'en aller dans son pays, par toute la République, et au diable, si bon lui semble.

Et voilà, mes amis, que j'arrive à Maillane, la belle veille de Noël, et vous pouvez penser l'ahurissement de tous, les embrassades et les fêtes. Mais, le lendemain, le maire (je vous tairai le nom de ce fanfaron braillard, car ses enfants sont encore vivants) me fait venir à la commune et m'interpelle comme

ceci :

- Au nom de la loi, citoyen, comment va que tu as quitté l'armée ?
- Cela va, répondis-je, qu'il m'a pris fantaisie de venir, cette année, "poser la bûche" à Maillane.
- Ah oui ? En ce cas-là, tu iras, citoyen, t'expliquer au tribunal du district, à Tarascon.

Et, tel que je vous le dis, je me laissai conduire par deux gardes nationaux, devant les juges du district.

Ceux-ci, trois faces rogues, avec le bonnet rouge et des barbes jusque-là :

- Citoyen, me firent-ils en roulant de gros yeux, comment ça se fait-il que tu aies déserté ?

Aussitôt, de ma poche ayant tiré mon passeport :

- Tenez, lisez, leur dis-je.

Ah ! mes amis de Dieu, dès avoir lu, ils se dressent en me secouant la main :

- Bon citoyen, bon citoyen ! me crièrent-ils. Va, va, avec des papiers pareils, tu peux l'envoyer coucher, le maire de Maillane.

Et après le Jour de l'an, j'aurais pu rester ; n'est-ce pas ? Mais il y avait le devoir et je m'en retournai rejoindre.

Voilà, lecteur, au naturel, la portraiture de famille, d'intérieur patriarcal et de noblesse et de simplesse, que je tenais à te montrer.

Au Jour de l'an, - nous clôturerons par cet autre souvenir - une foule d'enfants, de vieillards, de femmes, de filles, venaient, de grand matin, nous saluer comme ceci :

- Bonjour, nous vous souhaitons à tous la bonne année,

Maitresse, Maître, accompagnée

D'autant que le bon Dieu voudra.

- Allons, nous vous la souhaitons bonne, répondaient mon père et ma mère en donnant à chacun, bonnement, sous forme d'étrennes, une couple de pains longs et de miches rebondies.

Par tradition, dans notre maison, comme dans plusieurs autres, on distribuait ainsi, au Nouvel An, deux fournées de pain aux pauvres gens du village.

*Vivrais-je cent ans, Cent ans, je cuirai,
Cent ans, je donnerai aux pauvres.*

Cette formule, tous les soirs, revenait dans la prière que mon père faisait avant d'aller au lit. Et aussi, à ses obsèques, les pauvres gens, avec raison, purent dire, en le plaignant :

- Autant de pains il nous donna, autant d'anges dans le ciel l'accompagnent.
Amen !

ANNÉE SAINTE & ANNIVERSAIRE DE NICÉE

Saint Athanase

La Bulle d'indiction promulguant une année sainte jubilaire à partir du 29 déc 2024, note que ce 2025° anniversaire de la naissance du Christ, Dieu fait homme, coïncide avec le 1700° anniversaire du concile de Nicée affirmant face aux hérésies que Jésus est une personne divine dont la nature divine est unie à sa nature humaine reçue de Marie -sans 'collage' ni confusion. Alors fut composé le Credo de Nicée, précisé au concile suivant de Constantinople, que nous disons à la Messe. St Athanase fut le grand artisan de ce concile.

P. Walter Corsini, msp

Bulletin Ut Unum sint 02/2024 des Missionnaires Serviteurs des Pauvres, p.4

[...]nous allons aujourd'hui à la rencontre de saint Athanase d'Alexandrie. Quelques années après sa mort, cet authentique protagoniste de la tradition chrétienne a été salué comme « le pilier de l'Eglise » par le grand théologien et évêque de Constantinople, saint Grégoire de Nazianze (Discours 21, 26). Ce n'est pas par hasard que Gian Lorenzo Bernini (1598-dit Le Bernin, a placé sa statue parmi celles des quatre saints docteurs de l'Eglise d'Orient et d'Occident avec celles de saint Ambroise, saint Jean Chrysostome et saint Augustin, statues qui entourent la Chaire de saint Pierre dans la merveilleuse abside de la basilique vaticane.

Saint Athanase est le théologien passionné de l'incarnation du Logos, le Verbe de Dieu.

Il est probablement né à Alexandrie, en Égypte, vers l'an 300. Il reçut une bonne éducation avant de devenir diacre et secrétaire de l'évêque de la ville, saint Alexandre. À titre de collaborateur de son évêque, il participe avec lui au concile de Nicée, le premier reconnu comme œcuménique, convoqué par

l'empereur Constantin en mai 325 pour assurer l'unité de l'Église. Les Pères réunis à Nicée abordèrent plusieurs questions, notamment le grave problème causé quelques années plus tôt par la prédication d'Arius, prêtre d'Alexandrie.

Sa théorie constituait une menace pour la foi authentique dans le Christ, elle prétendait que le Logos n'était pas vraiment Dieu, mais un Dieu créé, un être « intermédiaire » entre Dieu et l'homme. Ainsi, le vrai Dieu nous restait toujours inaccessible. Cette position théologique résulte évidemment d'une volonté de défendre le monothéisme de la tradition hébraïque. L'arianisme était l'hérésie la plus importante dans le monde chrétien. Les peuples barbares connaissaient le christianisme dans son interprétation arienne et il y eut plus de chrétiens « ariens » que de chrétiens « catholiques. »

Les évêques réunis à Nicée répondirent à ce défi en composant le 'Symbole de la foi' qui, complété plus tard lors du premier concile de Constantinople, est resté connu dans la tradition des différentes confessions chrétiennes et dans la liturgie sous le nom de Symbole de Nicée-Constantinople (le long Credo récité lors des célébrations eucharistiques).

Dans ce texte fondamental apparaît le terme grec *homooúsios*, en latin *consubstantialis*, signifiant que le Fils, le Logos, est « de même substance » que le Père, qu'il est Dieu, né de Dieu, qu'il est sa substance, ainsi est mise en valeur la pleine divinité du Fils, niée par les ariens.

À la mort de l'évêque Alexandre (250-326) en 328, saint Athanase lui succède et rejette immédiatement tout compromis concernant les théories ariennes condamnées par le concile de Nicée.

Mais les idées ariennes erronées reprirent le dessus et furent soutenues pour des raisons politiques par l'empereur Constantin lui-même, puis par son fils Constance I. Celui-ci, davantage préoccupé par l'unité de l'Empire et par ses problèmes politiques que par la vérité théologique, voulait politiser la foi, la rendant plus accessible, selon lui, à tous les sujets de l'Empire.

Par cinq fois, sur une période de trente ans, entre 336 et 366, saint Athanase fut contraint de quitter sa ville, passant dix-sept ans en exil et souffrant pour la foi. Mais pendant ses absences forcées d'Alexandrie, l'évêque put soutenir et diffuser en Occident la foi de Nicée et les idéaux du monachisme, embrassés en Égypte par le grand ermite saint Antoine, avec un choix de vie qui a toujours

attiré saint Athanase.

De retour en sa ville pour ne plus la quitter, l'évêque d'Alexandrie put se consacrer à la pacification religieuse et à la réorganisation des communautés chrétiennes. Il mourut le 2 mai 373, jour où nous célébrons sa mémoire liturgique.

L'œuvre doctrinale la plus célèbre du saint évêque d'Alexandrie est le traité Sur l'incarnation du Verbe, le Logos divin qui s'est fait chair en devenant comme nous, pour notre salut. Dans cette œuvre, Athanase dit, dans une phrase devenue célèbre à juste titre, que le Verbe de Dieu « s'est fait homme pour que nous devenions Dieu, il s'est rendu visible dans le corps pour que nous ayons une idée du Père invisible, et il a lui-même supporté la violence des hommes pour que nous héritions de l'incorruptibilité » (54, 3). Par sa résurrection, le Seigneur a détruit la mort comme « la paille dans le feu » (8, 4). L'idée fondamentale de tout le combat théologique de saint Athanase était précisément que Dieu est accessible. Il n'est pas un Dieu secondaire, il est le vrai Dieu, et, à travers notre communion avec le Christ, nous pouvons nous unir réellement à Lui. Il est devenu réellement « Dieu avec nous. »

Saint Athanase est également l'auteur de textes de méditation sur les Psaumes et, surtout, d'une œuvre devenue le best-seller de la littérature chrétienne antique, la Vie de saint Antoine, c'est-à-dire la biographie de saint Antoine abbé, écrite peu après la mort du saint. Saint Athanase était un ami si proche du grand ermite qu'il reçut en héritage l'une des deux peaux de mouton qu'il lui avait laissées, ainsi que le manteau que l'évêque d'Alexandrie lui-même lui avait donné.

La biographie exemplaire de ce saint cher à la tradition chrétienne, qui connut rapidement un grand succès et fut immédiatement traduite deux fois en latin, puis dans plusieurs langues orientales, contribua de manière décisive à la diffusion du monachisme, tant en Orient qu'en Occident.

Athanase lui-même montre qu'il était bien conscient de l'influence que l'exemple de saint Antoine pouvait avoir sur le peuple chrétien. En conclusion de cette œuvre, il écrit « Mais ce qui est une preuve certaine de sa vertu, et de l'amour que Dieu lui portait, c'est de voir sa réputation répandue de toute part, de voir que chacun l'admire, et de le voir regretté par ceux même qui ne

l'avaient point connu. » (Vie de saint Antoine, 93, 5-6).

Nous avons de nombreuses raisons de remercier saint Athanase. Sa vie, comme celles de saint Antoine et d'innombrables autres saints, nous montre que « celui qui va vers Dieu ne s'éloigne pas des hommes, mais qu'il se rend au contraire vraiment proche d'eux. » (Benoît XVI, Deus caritas est, n° 42).

DOCTRINE ET VIE

L'Immaculée, réponse aux idoles de la modernité

Le dogme de l'Immaculée conception proclamé en 1854 par le bienheureux pape Pie IX rappelle au monde que l'origine de tous les maux sociaux et politiques est le péché, dont seule Marie est à l'abri.

Stefano Fontana, la bussolaquotidiana, 7 déc 2024

<https://lanuovabq.it/it/pdf/limmacolata-risposta-di-pio-ix-agli-idoli-della-modernita>

Celle du 8 décembre est une grande solennité pour l'Église. Elle célèbre l'immaculée conception de la Très Sainte Marie ; dans l'absence de péché de la Mère de Dieu, la Providence nous montre de manière réaliste l'humanité rachetée. La proclamation du dogme de l'Immaculée Conception a été faite par Pie IX le 8 décembre 1854 dans la bulle *Ineffabilis Deus* qui déclarait : « Nous déclarons, nous prononçons et définissons révélée par Dieu la doctrine qui soutient que la Bienheureuse Vierge Marie, dès le premier instant de la conception, par une grâce singulière et privilège de Dieu et en vue des mérites de Jésus-Christ sauveur de l'humanité, a été préservée de toute tache de péché originel, et cela doit donc faire l'objet d'une foi certaine et immuable pour tous les fidèles ». (...)

La proclamation du dogme de l'Immaculée Conception de Marie a certes une énorme pertinence du point de vue de la foi catholique et une signification profondément religieuse, mais doit également être considérée dans ses effets sociaux et politiques. La Doctrine sociale de l'Église, qui a reçu sa formulation moderne et a été relancée au cours de ces décennies, a un véritable "caractère marial". *Ineffabilis Deus* est aussi une réponse aux idéologies perverses de la modernité, une réponse comme seule l'Église sait et peut le faire, c'est-à-dire de

manière dogmatique. En effet, dans l'histoire du mouvement catholique, le 8 décembre a été l'occasion pour les membres de l'Action catholique de prononcer solennellement devant l'autel leur serment d'engagement catholique dans la société et la politique.

Si nous revenons mentalement à l'année 1854 et essayons de reconstituer les menaces de l'époque sur la société humaine et sur l'Église, nous pouvons comprendre cette signification particulière du dogme de l'Immaculée Conception. Depuis que Rousseau avait décrété que l'homme naît bon et libre mais que c'est la société qui le pervertit et l'enchaîne, le péché fut effacé de toute considération politique et le salut des hommes confié à des réformes ou à des révolutions. La philosophie politique moderne, qui a ensuite abouti à la Révolution française et aux mouvements révolutionnaires du XIX^e s, abolit le péché originel et l'idée même de péché, et ne croit plus avoir besoin du Fils de Dieu incarné, mort et ressuscité, pour atteindre le salut.

En cette année 1854, les émeutes de 48 avaient eu lieu récemment, Marx avait publié le *Manifeste du Parti communiste*, proposant un salut terrestre apporté par la classe prolétarienne, nouveau sauveur de l'humanité ; Ernest Renan avait écrit dans ces années-là *L'avenir de la science*, c'est-à-dire le manifeste de la libération de tout mal grâce au développement scientifique ; Auguste Comte, qui mourra quelques années plus tard en 1857, avait préfiguré un progrès historique qui aurait conflué en une nouvelle religion de l'humanité fondée sur le savoir scientifique qui aurait éliminé toutes les illusions religieuses et philosophiques précédentes car les hommes s'en tiendraient enfin aux seuls faits ; l'anarchisme de Bakounine prêchait l'élimination de toute autorité familiale, politique ou religieuse. Toutes ces idéologies qui ont donné naissance à des mouvements historiques ont travaillé d'arrache-pied pour éliminer Dieu de la place publique. (...)

L'Église a répondu sur de nombreux plans à une attaque aussi articulée et profonde. Mais le principal de ces plans reste celui du dogme. Devant le monde qui péchait d'orgueil en se sauvant tout en sentant lui-même alors qu'il se condamnait à une perte atroce, l'Église a proclamé l'Immaculée Conception, avec laquelle elle rappelait au monde que l'origine de tous les maux sociaux et politiques était le péché, que les injustices sociales n'étaient pas la cause

première des difficultés comme la révolution politique n'était pas la solution, que les autorités doivent leur légitimation à Dieu et, devant l'abjuration de la société contemporaine, elle ne proposait pas de solutions humaines mais divines. Dans 'Marie toute Sainte', Dieu avait proclamé sa grandeur, avait indiqué dans le péché l'origine de tous les maux, avait déclaré que sans la religion catholique et sans l'Église, la communauté humaine ne pouvait que se condamner. La renaissance de la doctrine sociale de l'Église avec Léon XIII est la fille de la proclamation du dogme de l'Immaculée conception par Pie IX. (...)

Réitérant dogmatiquement l'inconciliabilité entre Dieu et le péché du monde, Pie IX a réaffirmé que la fin principale du monde et de l'histoire n'est pas la célébration du progrès humain mais la gloire de Dieu. Cet enseignement est encore très actuel aujourd'hui, car nous assistons à une sécularisation progressive de la doctrine sociale de l'Église. Prouvant que tel était le message contenu dans le dogme proclamé en 1854, je rappelle que la proclamation de l'Immaculée Conception doit être historiquement liée à l'encyclique *Quanta cura* et au *Syllabus*, ainsi qu'à l'ouverture du Concile Vatican I. Tous les événements maintenant rappelés ont eu lieu le 8 décembre : en 1854 la proclamation du dogme, en 1864 *Quanta cura* et le *Syllabus* et en 1870 le Concile. Tous ensemble, ils expriment la réponse de Pie IX au péché moderne.

La proclamation d'un dogme a toujours d'énormes effets non seulement spirituels mais aussi historiques, sociaux et politiques. (...) On pense souvent que l'Église participe à l'histoire par son activisme social ou par ses improvisations pastorales, alors qu'elle a façonné la civilisation avec ses propres dogmes, définis dans ses conciles œcuméniques et dans les définitions du magistère. A titre d'exemple, rappelons la condamnation de l'arianisme et la définition de la nature humaine et divine du Christ contre la gnose. Avec cette lutte dogmatique, l'Église a préservé l'humanité des catastrophes du catharisme non seulement médiéval mais de tous les temps, c'est-à-dire, entre autres, du rejet du mariage et de la procréation : si le catharisme avait eu le dessus, l'humanité se serait éteinte. Aujourd'hui, l'idéologie du genre est encore l'enfant du catharisme gnostique, pour lequel le corps est un instrument, et l'homosexualité célèbre une sexualité stérile, selon ces mêmes dictats. On est très impressionné par le fait qu'aujourd'hui l'Église, face aux nouveaux

problèmes de l'humanité, pense à instituer des commissions et à organiser des conférences, ou à concevoir de nouveaux plans pastoraux, alors qu'elle proclamait autrefois des dogmes. (...)

CHRÉTIENS EN SOCIÉTÉ

Retour historique sur une société secrète mais influente

Introduite en France par les Anglais, la franc-maçonnerie s'y développa fortement au cours du XVIII^e siècle, mise à la mode par la haute société. Elle diffusa les idées des Lumières et joua un rôle important dans la chute de l'Ancien Régime. Bien que divisée en différentes obédiences, elle a continué jusqu'à nos jours à influencer l'évolution des lois et des mœurs.

*PHILIPPE PICHOT-BRAVARD, Maître de conférences H.D.R, Homme Nouveau
n° 1784 20 mai 2023, pp. 22-23*

Le 23 juin 2003, Jacques Chirac recevait à l'Élysée les obédiences maçonniques afin de célébrer le 275^e anniversaire de l'implantation de la franc-maçonnerie en France. Ces célébrations témoignent de l'ancienneté de l'installation de celle-ci : 1728.

une société secrète et initiatique

La franc-maçonnerie est une société secrète et initiatique. Son existence est rythmée par un rituel complexe qui en exprime les principes. « Ici tout est symbole. » Le rite le plus important est celui du bandeau que porte celui qui sollicite son initiation, le « profane ». Celui-ci subit une audition, les yeux bandés, avant que les Frères ne s'expriment sur son admission, par une boule blanche, favorable, ou noire, défavorable. Une fois admis, le profane subit les rites de l'initiation, les yeux toujours bandés. Au terme de ce long rituel, le Vénérable Maître ordonne : « Que la grande lumière soit et que le bandeau tombe. » Ce rituel, de caractère religieux, traduit symboliquement la régénération de l'individu initié : « Que meure le vieil homme et naisse l'initié. » La franc-maçonnerie est d'origine anglaise. Les premières loges françaises ont été fondées par des Anglais, notamment par des exilés jacobites. En 1730, Montesquieu et plusieurs grands seigneurs français furent initiés à Londres. À la même époque, le chevalier de Ramsay, un Écossais, joua un rôle important

dans la propagation de la maçonnerie. Au milieu du XVIII^e siècle, le rite écossais, avec ses hauts grades, est venu compléter le rituel maçonnique.

La maçonnerie française s'organisa petit à petit au cours du XVIII^e siècle. Le premier texte réglementaire, Les Devoirs de tous, date de 1735. Le premier « Grand Maître perpétuel » fut élu en 1738. Cependant, l'hostilité du cardinal de Fleury, premier ministre de Louis XV, entrava d'autant plus son développement que le pape Clément XII prononça le 28 avril 1738, par la lettre apostolique In Eminenti apostolatus specula, une condamnation solennelle de la franc-maçonnerie, interdisant aux catholiques d'y appartenir à cause des « très graves dommages qui sont infligés le plus souvent par de telles sociétés ou conventicules non seulement à la tranquillité de la société civile, mais également au salut spirituel des âmes ». Cette condamnation fut renouvelée de règne en règne, de Benoît XIV à Benoît XVI.

tolérance de la part de la monarchie

Après la mort du cardinal de Fleury, en 1743, la maçonnerie bénéficia d'une certaine tolérance de la part de l'administration monarchique, du fait de l'appartenance de plusieurs personnages importants de la Cour. Plusieurs ministres étaient initiés. La charge de Grand Maître fut occupée successivement par le duc d'Antin, puis par plusieurs cousins du roi, le comte de Clermont et le duc de Chartres, détail qui suffit à démontrer que ni Louis XV ni Louis XVI n'en firent partie. La maçonnerie bénéficia alors dans l'aristocratie d'un certain engouement mondain pour le secret et l'ésotérisme. Des loges surgirent aux quatre coins du royaume, constituant un réseau de plus en plus dense, qui fut centralisé au sein du Grand Orient de France. Dans les années 1780, il y avait au moins une loge dans chaque ville et dans chaque régiment. Pour autant, le Grand Orient de France ne réunissait pas toute la maçonnerie. Il existait, concurremment, des loges d'inspiration illuminée ou occultiste qui ne reconnaissaient pas la direction du Grand Orient, cultivant le mythe de l'origine templière de la maçonnerie.

libéralisme et matérialisme

La franc-maçonnerie contribua à la diffusion des idées des Lumières au sein des élites sociales. Elle est nourrie des principes du libéralisme : autonomie de la volonté, conception relativiste de la connaissance, engouement pour les

sciences et techniques dont le développement est regardé comme la promesse d'un bonheur matériel et d'un progrès de l'humanité. Elle se revendique cosmopolite : « Le monde entier n'est qu'une grande république dans laquelle chaque nation est une famille, et chaque particulier un enfant », écrivait Ramsay.

Sous la Révolution, plusieurs loges maçonniques jouèrent un rôle très important dans l'entreprise de déconstruction de l'ancienne France et de construction d'une France nouvelle. Ainsi, le duc d'Orléans et son entourage proche eurent un rôle subversif décisif, suscitant de graves désordres lors de l'élection des députés aux états généraux, orchestrant les émeutes de juillet et d'octobre 1789. En outre, la loge des Neuf Sœurs réunissait plusieurs des acteurs principaux de la régénération révolutionnaire, à l'instar de Sieyès, de Bailly, de Pétion, de Rabaut Saint-Étienne, de Desmoulins, de Danton, de Neufchâteau, de Cabanis et de plusieurs habitués du cercle d'Auteuil. La volonté des révolutionnaires de donner naissance à un homme nouveau, le citoyen, faisait écho au rituel maçonnique d'initiation.

pour une république laïque

Au cours du XIX^e siècle, la franc-maçonnerie veilla à poursuivre la Révolution afin d'établir une république laïque qui prépare l'avènement d'une république universelle. Sous la III^e République, les liens entre régime républicain et franc-maçonnerie étaient si étroits que le convent du Grand Orient pouvait affirmer en 1894 : « La franc-maçonnerie qui n'est autre que la République à couvert, comme la République n'est autre que la franc-maçonnerie à découvert ». L'adoption par la République de la devise maçonnique : « Liberté, Égalité, Fraternité » en est une illustration.

C'est à cette époque que la franc-maçonnerie s'est divisée en obédiences différentes et concurrentes. Ainsi, après que le Grand Orient de France eut décidé en 1877 de supprimer toute référence au Grand Architecte de l'Univers, fut fondée en 1913 la Grande Loge nationale française, reconnue dès sa création par la Grande Loge unie d'Angleterre.

solidarité, égalité, relativisme...

La politique poursuivie par la maçonnerie est décrite dans son rituel. Lors de l'initiation sont rappelées les valeurs maçonniques : solidarité maçonnique,

égalité parfaite, non-discrimination, relativisme philosophique et religieux, cosmopolitisme. La diversité religieuse y est encouragée parce qu'elle permet à la maçonnerie d'être au-dessus des religions un principe d'unité. Il est rappelé au profane que « tous les frères sont placés sous un niveau d'égalité la plus parfaite » que « toutes les idées philosophiques, sociales ou autres, sont égales à [leurs] yeux », qu'« ici ethnies, origines, religions ne sont rien », qu'« ici la Tolérance est notre loi ». Le maçon prend alors l'engagement de contribuer à la diffusion des idées maçonniques, « d'aider, d'éclairer, de protéger son Frère » « en toutes circonstances », et « de garder le silence le plus absolu sur ce qu'[il] pourrai[t] voir ou entendre ici » : « Ces glaives symbolisent notre Justice. Si vous étiez assez malheureux pour renier vos engagements, assez indignes pour trahir notre confiance, vous subiriez le bannissement qui rejette dans les ténèbres du monde profane », explique le Vénérable maître au profane au cours d'une mise en scène macabre ; chaque frère tendant une épée menaçante de la main droite, dirigée vers un faux cadavre symbolisant un traître châtié par les Frères.

Cependant, l'influence de la maçonnerie dans la société s'exerce non seulement par son action de transformation législative, ouvertement transgressive du droit naturel, mais aussi par l'insinuation des pratiques et du vocabulaire maçonniques dans la vie sociale.

CHRONIQUE ROMAINE

Une année sainte au Vatican peut en cacher une autre

Le 7 déc est apparu sur le site officiel du Vatican donnant le calendrier des pèlerinages à Rome pour l'Année sainte, un 'jubilé des associations de chrétiens LGBT+' les 5 & 6 sept ; organisé par la « tente de Jonathan ». L'annonce fit des remous mais la Conférence Episcopale Italienne soutint le projet. Suite à un article d'enquête de 'The Pillar' l'annonce fut supprimée du site du vatican et le porte parole du dicastère pour l'Évangélisation dit qu'il n'avait jamais été mis au calendrier. Mais les copies d'écran ayant été publiées, ledit porte soutien que l'évènement avait figuré au calendrier des activités promues par les institutions catholiques du monde entier mais n'était pas une initiative du Vatican,

renvoyant toute question à la Tenta di Gionata¹, et supprimant le lien sur le site du Vatican. Mais il a été remis le 18 décembre. Cet épisode révèle bien plus qu'un problème d'organisation ou de communication mais d'une guerre subversive menée à l'intérieur de la hiérarchie de l'Église, utilisant un concept dénaturé et faussé de la charité envers les personnes, pour subvertir sa mission reçue du Christ à travers les Apôtres et la Tradition Apostolique continûment reçue.

Sur la bussolaquotidiana.it du 7 déc, Luisella Scrosatti explique pourquoi.

« l'idée du Jubilé LGBT+ a été présentée au cardinal Zuppi, qui, *ça va sans dire*, a donné sa bénédiction et aura probablement offert sa médiation à Santa Marta. Bénédiction venue même du haut de la Compagnie de Jésus, avec une communication interne du général des Jésuites, le père Arturo Sousa - celui qui a dit "*à l'époque de Jésus il n'y avait pas d'enregistreur*" -, notée par Franca Giansoldati sur Il Messagero : "*Cela me semble une bonne chose*" rappelant ensuite les recommandations de Bergoglio sur l'importance de soigner ce groupe avec pitié, "qu'il définissait comme des êtres humains à l'identité distincte".

La ligne de tous les acteurs impliqués est précisément la suivante : la personne n'a pas une tendance homosexuelle, mais une identité homosexuelle. Le Jubilé organisé est donc compris comme l'affirmation devant le monde que l'Église accepte l'homosexualité comme une identité distincte de l'homosexualité, déformant ainsi la seule altérité sortie des mains de Dieu - mâle et femelle - et la modifiant avec une nouvelle polarité, dictée par l'identité homo ou hétéro. « *Des gens qui sont faits comme ça* », les avait définis Zuppi, en parfaite accord avec le général des Jésuites, intervenant dans le cours organisé par le père Piva.

A la corbeille donc l'« *inclinaison objectivement désordonnée* » du Catéchisme de l'Église catholique, expression qui était la conséquence de la donnée de création exprimée par Gn 1, 27 : « *Homme et femme ils furent créés* ». Mais s'il

¹« Tenda di Gionata, fondée en Italie en 2018, décrit sa mission comme celle de devenir un sanctuaire d'accueil et de soutien pour les personnes LGBT et tous ceux qui souffrent de discrimination. L'association œuvre officiellement à « faire connaître le cheminement que les chrétiens LGBT empruntent au quotidien au sein de leurs communautés ». Cependant, l'approche pastorale de l'association a été critiquée, notamment pour la diffusion d'articles affirmant que la Bible ne condamne pas les relations homosexuelles. L'un de ces textes affirme que de nombreux biblistes ont démythifié l'idée selon laquelle l'Écriture condamne le concept actuel d'une relation homosexuelle aimante et responsable, soulignant que des passages qui, selon beaucoup, interdisent l'homosexualité, sont mal traduits ou sortis de leur contexte. » Leo Kersauzie, MPI, 13/12/2024

n'y avait pas de magnétophones à l'époque de Jésus, encore moins dans ceux de Moïse...

Cependant, la Charité veut que nous continuions à dire la vérité, c'est-à-dire que l'homo-affectivité est objectivement un désordre lié à la sphère affective et sexuelle ; et cela en raison du lien profond entre l'âme et le corps, un trait caractéristique de l'anthropologie chrétienne. La grammaire du corps masculin exprime l'ouverture et la tendance vers le corps féminin, et vice versa ; c'est dans ce corps que l'on exprime aussi la tendance sexuelle, avec son affectivité caractéristique qui la distingue par rapport aux autres relations affectives, comme l'amitié. Si une telle tendance s'exprime de manière diamétralement opposée à celle de la grammaire corporelle, alors il ne peut y avoir qu'un désordre grave.

Non seulement cela : une tendance est une inclinaison vers une direction et une tendance désordonnée penche vers des actes désordonnés, qui dans le cas présent sont gravement pécheurs. Il est donc vrai que la tendance homosexuelle n'est pas en soi un péché, mais on ne peut nier qu'elle conditionne négativement la personne. Et c'est de là que naît le devoir de lutter contre une tendance désordonnée, quelle qu'elle soit ; car l'homosexuelle n'est ni la première ni la seule tendance désordonnée qui afflige les hommes, après le péché originel, bien qu'elle soit ressentie de manière particulièrement aiguë, car elle implique une dimension particulièrement blessée et difficile à ramener dans l'ordre de la raison.

Le Jubilé LGBT est la défaite non seulement de la doctrine morale de l'Église, mais aussi de son activité pastorale : en septembre, des associations qui promeuvent l'homosexualité comme identité entreront à Saint-Pierre, comme un fait qui ne doit en aucun cas être correct, contre lequel on est exempté de la lutte. Des gens qui ont été créés par Dieu mâle ou femelle, mais à qui on dit le grand mensonge que leur tendance, totalement disharmonieuse par rapport à ce qui est exprimé par leur corps, n'est pas désordonnée. Et à qui on tait que les actes qui découlent de cette tendance sont une grave offense à soi et au Créateur. Au fond, le blasphème est sous-jacent : que Dieu a créé des personnes caractérisées par '*une égodystonie anthropologique*', leur donnant un corps sexuellement caractérisé, puis une tendance complètement opposée. Avec ce

jubilé, la fausse miséricorde entrera triomphalement dans saint Pierre, avec la bénédiction du pape, des cardinaux et des évêques : que ce soit la nouvelle 'abomination de la désolation [...] placée dans un lieu saint' (Mt 24, 15) ?

Le nouveau prédicateur homophile du Vatican.

Le curriculum vitæ du remplaçant du père Cantalamessa (démissionnaire pour raison d'âge – 90 ans – mais créé cardinal au dernier consistoire), présenté ici par Giuseppe Nardi, indique clairement où vont les sympathies du pape et la direction qu'il veut impulser à l'Église

<https://katholisches.info/2024/11/13/der-homophile-neue-hausprediger-von-papst-franziskus/>

[...] Le prédicateur dépend formellement du préfet de la Maison pontificale, une fonction vacante depuis le renvoi de l'archevêque Georg Gänswein au printemps 2023. Pendant les deux périodes de carême de l'année liturgique, l'Avent et le Grand Carême, le prédicateur de la maison prêche dans la basilique Saint-Pierre.

En 1980, Cantalamessa a été nommé à cette fonction au Vatican par le pape Jean-Paul II. En novembre 2020, le pape François l'a créé cardinal. A l'âge de 90 ans – Cantalamessa est né le 22 juillet 1934 – le capucin a terminé son service au Vatican.

Le pape François a nommé le père capucin Roberto Pasolini pour lui succéder. Né en 1971, le religieux a été formé à la Gregoriana, l'université jésuite romaine, où il a obtenu son doctorat. Il a été ordonné prêtre en 2006. Pasolini est professeur d'exégèse à la Faculté de théologie d'Italie du Nord à Milan. Il y est notamment chargé de la formation des professeurs de religion pour la province ecclésiastique de Milan. Sa nomination a suscité d'importantes discussions, notamment en raison des positions que le père Pasolini défend sur l'homosexualité. Informazione Cattolica écrit : « En parcourant ses sermons sur Internet, nous entendons malheureusement certaines déclarations publiques sur l'homosexualité qui sont douloureuses et inquiétantes. Le 2 février 2024, il a prononcé un long discours au couvent des capucins de Varèse sur le thème 'Homosexualité et vie chrétienne' ».

Il ressort de l'enregistrement vidéo de la conférence que le père Pasolini ne

sera pas seulement prédicateur de la maison du pape, mais qu'il sera également installé comme nouveau professeur à l'Institut pontifical Jean-Paul II pour les études sur le mariage et la famille à l'Université Latran, afin, selon Informazione Cattolica « (...) que les idées personnelles du Frère Pasolini sur l'interprétation de certains passages bibliques sur l'homosexualité deviennent un objet officiel des cours et que ces mêmes idées du frère Pasolini puissent être présentées dans un futur proche dans un cycle de catéchèses bibliques sur l'homosexualité dans la basilique Saint-Pierre »

Il est également spéculé que Pasolini pourrait intégrer son agenda homosexuel dans un futur document de la Commission biblique pontificale sur l'amour homosexuel ; en tous cas, la nomination du capucin homophile indique une direction claire.

Dans sa conférence au couvent des capucins de Varèse, l'accent de Pasolini a été mis sur les prétendus « couples homosexuels » qu'il dit avoir repérés dans l'Ancien Testament. La tendance, très marquée dans les milieux homosexuels, à découvrir toujours et partout l'homosexualité, même au prix de devoir réécrire toute l'histoire, est bien connue. Elle a bien moins à voir avec les événements historiques réels qu'avec une imagination (homo)sexuellement plus qu'exacerbée.

Par exemple, Pasolini affirme l'existence d'une relation homosexuelle entre Jonathan et David, et dans le Nouveau Testament, il fantasme une relation homosexuelle entre le centurion romain et son serviteur malade.

Comment Pasolini réussit-il ce tour de force de torsion des faits ? En construisant arbitrairement une relation homosexuelle. A Varèse, à propos de la prétendue relation homosexuelle entre Jonathan et le roi David, il s'est contenté de dire : « Nous pouvons l'imaginer, nous pouvons y penser, nous voulons peut-être y penser. (...) Rien ne nous empêche d'y penser et de l'imaginer » C'est aussi simple que cela. Pasolini dit simplement : « On a quand même le droit de fantasmer un peu ». Le fait que le capucin doive violer le texte biblique ne semble pas être un problème pour lui.

De même le simple fait que le centurion romain prenne fait et cause pour son serviteur est déjà pour Pasolini l'expression d'une relation homosexuelle. Il la postule simplement, pour déduire de la suite du récit biblique une évaluation

« positive » de l'homosexualité par le Seigneur lui-même, car celui-ci guérit le serviteur. A ce sujet, Pasolini demande : « S'il en est bien ainsi, on peut se demander : 'De qui Jésus fait-il le plus grand éloge' ? » Des homosexuels, évidemment. Il ne peut pas en être autrement.

[...] Il n'est pas surprenant que le capucin ait omis, dans son travail de brouillage de la Bible, les textes bibliques qui fustigent l'homosexualité comme vice contre nature, comme le dernier passage de ce genre dans l'Ecriture Sainte, l'épître de Jude 1,7 [...].

Pasolini, quant à lui, s'élève même au-dessus du prince des apôtres, Paul, en attribuant à ce dernier, dans la conférence citée, un manque de discernement parce qu'il condamnait catégoriquement l'homosexualité. La théologie capucine homophile réduit les affirmations bibliques claires à néant et les réduit ensuite à un « phénomène » conditionné par l'époque, qui n'aurait plus rien à voir avec la « réalité de la vie » de l'homme moderne. Paul n'avait justement pas encore « des groupes de chrétiens homosexuels en recherche devant lui ». Le capucin n'a pas expliqué pourquoi les homosexuels de l'Antiquité étaient différents de ceux d'aujourd'hui. Il n'a pas non plus expliqué en quoi l'homme d'autrefois se distinguait anthropologiquement de l'homme d'aujourd'hui, ni quelle différence cela pouvait faire pour la question du salut.

Il est plus évident qu'une partie de l'Eglise parle au nom du monde. Dans le monde, l'homosexualité, autrefois vaincue par le christianisme dans l'Antiquité, a pu à nouveau relever la tête au cours des dernières décennies, avec tous les effets négatifs qui l'accompagnent. Le scandale des abus sexuels dans l'Eglise, qui sont en grande partie des abus homosexuels, en dit long à ce sujet.

Mais pour le Frère Pasolini, il est clair que la Bible n'a « aucun problème » avec les couples homosexuels. Les homo-théologues tel Pasolini, avec leurs fantasmes homosexuels, détruisent le lien sacré. Le sacré demande à être cultivé et traité avec respect. La bassesse est quotidiennement sous les yeux de l'homme ; la compréhension du sacré doit croître en lui, car elle élève hors des bas-fonds. Le frère capucin Pasolini ne contribue pas à sa croissance, mais à sa décomposition ; est-ce là l'enseignement que Pasolini dispense dans la formation des professeurs de religion ? Est-ce l'enseignement que Pasolini enseigne aux enfants et aux jeunes ? Est-ce le prédicateur approprié pour la

Maison pontificale ?

Sous le pape François, manifestement, oui. L'agenda homosexuel est le fil rouge le plus fort de l'actuel pontificat. Le fait qu'il s'entoure de clercs compromis sur le plan homosexuel est tout aussi notoire que sa protection ostentatoire des auteurs d'abus homosexuels au sein du haut clergé. Que cela nous apprend-il sur François ?

TÉMOIGNAGE

Le feu de la foi

Triomphe du Cœur n° 134, déc. 2024, pp .22-25

Source • Father Arseny. Priest, Prisoner, Spiritual Father, St. Vladimir's Seminary Press, New York 1998

Le moine-prêtre orthodoxe russe P Arseny (1893-1973), de son vrai nom Piotr Andreyevitch Streltsov, est encore peu connu chez nous en Occident. Après avoir terminé ses études d'histoire de l'Eglise à Moscou, il embrassa la vie monastique. En 1933, à l'âge de 40 ans, il fut arrêté pour la première fois en raison de ses activités sacerdotales et passa dès lors de nombreuses années dans différents camps pénitentiaires de Russie. Lorsqu'il mourut réellement dans l'un de ces camps en 1942, il fit une expérience incroyable « Le Seigneur et la Mère de Dieu m'ont accordé une grande miséricorde, ils m'ont montré le trésor le plus sacré et le plus grandiose : l'âme humaine, remplie de foi, d'amour et de bonté. Ils m'ont montré que la foi ne s'éteindra jamais sur terre. » La lumière divine, venue sur cette terre le jour de Noël dans l'Enfant Jésus, lui avait accordé la vision des âmes pour le renvoyer ensuite sur terre avec la mission de servir ses codétenus dans ce lieu d'horreur. Complètement transformé par ce miracle, le père Arseny remplit sa mission avec un amour héroïque jusqu'à ce qu'il soit enfin libéré en 1958. Plus tard, il raconta lui-même aux plus intimes de ses enfants spirituels ce qui s'était passé à l'époque, après sa première mort physique, et ils l'écrivirent :

La lumière qui illumine les âmes

L'été épuisant et chaud, avec des nuées de moustiques, fut suivi d'un automne pluvieux et froid. La terre était tantôt gelée, tantôt traversée par des ruisseaux boueux. Dans les baraquements, il faisait froid et humide, et de

surcroît, une épidémie de grippe se déclara. Le père Arseny tomba lui aussi malade, sa fièvre dépassa 40°C. Un des prisonniers, qui était médecin, l'examina et s'entretint avec un pneumologue « Le patient souffre d'une pneumonie, d'un épuisement total, d'une carence inquiétante en vitamines et son cœur est affaibli. Il a l'air très mal en point. Nous pensons qu'il ne lui reste pas plus de deux jours à vivre. Nous aurions besoin de médicaments, d'oxygène et de soins adaptés. » Comme l'état de P Arseny ne cessait de se détériorer, ses amis réussirent à envoyer, avec beaucoup de difficultés, un messenger à l'hôpital pour demander des médicaments. Le médecin demanda « Quel âge a ce type et depuis combien de temps est-il dans le camp ? »

Lorsque le messenger répondit que le patient avait 49 ans et qu'il était dans le camp depuis trois ans, le médecin rétorqua « Tu crois que ce camp est un sanatorium et que les gars ici doivent vivre 100 ans ? Il est temps pour lui de partir. Il a vécu assez longtemps. Il n'y a pas de médicaments pour lui, ils sont utilisés par l'armée. » Parmi les prisonniers se trouvaient des médecins qui, en rentrant du travail, l'aidèrent de leur mieux, mais sans succès.

D'un bout à l'autre du baraquement, on pouvait entendre « P Arseny est en train de mourir ! » Il avait fait du bien à chacun d'entre eux. Les prisonniers politiques tout comme les 'criminels' comprenaient qu'un homme hors du commun était en train de mourir.

Le père Arseny priait sans cesse, mais il sentait lui-même qu'il allait mourir. Au bout d'un certain temps cependant, il commença à se sentir léger et il remarqua qu'un silence absolu l'entourait et qu'il devenait tout à fait calme. Ses difficultés respiratoires, la fièvre qui brûlait son corps, sa faiblesse, tout disparut. Il se sentait en bonne santé et plein d'énergie. Que s'était-il passé ? Il se tenait près de son camp et voyait un homme mince, émacié, mal rasé, aux cheveux presque blancs, aux lèvres gelées et aux yeux entrouverts - c'était lui ! Il vit les prisonniers et, bien qu'il ne puisse les entendre, il savait très bien ce qu'ils disaient et pensaient. Avec un grand respect, il reconnut l'état de chaque âme, mais une ligne invisible, qu'il ne pouvait pas franchir, le séparait de ce monde. Il réalisa alors que son âme avait quitté son corps et que lui, le prêtre Arseny, était physiquement mort.

Il s'agenouilla et se mit à prier pour tous ceux avec qui il avait vécu dans le



camp, en implorant Dieu « Ô Seigneur, ô mon Seigneur ! Ne les abandonne pas. Aide-les et sauve-les ! » En larmes, il implora la sainte Vierge d'intercéder pour que, dans sa miséricorde, elle n'abandonne pas les prisonniers de ce camp. Soudain, il vit les baraques et tout le camp avec tous les prisonniers et les gardes sous une toute autre lumière - comme de l'intérieur. Il pouvait

voir l'âme des gens. Certaines brûlaient de foi et enflammaient les gens autour d'eux. Les âmes de plusieurs autres, comme Sazikov et Avsenkov - ses compagnons d'infortune - avaient une petite flamme, mais qui ne cessait de grandir. D'autres ne portaient en elles que des étincelles de foi et auraient eu besoin de l'aide d'un berger pour que ces étincelles se transforment en véritable feu. Il y avait aussi des personnes dont l'âme était sombre et triste, sans la moindre étincelle de lumière.

Lorsque le père Arseny regarda dans les âmes, selon ce que Dieu lui permit, il fut profondément touché. « Ô Seigneur ! J'ai vécu parmi ces gens et je ne les ai même pas remarqués. Que de beauté ils portent en eux ! Tant d'entre eux sont de véritables ascètes de la foi. Bien qu'ils soient entourés de telles ténèbres spirituelles et d'une souffrance humaine insupportable, ils ne se sauvent pas seulement eux-mêmes, mais continuent à offrir leur vie et leur amour aux personnes qui les entourent, en les aidant en paroles et en actes. Seigneur ! Où étais-je ? J'étais aveuglé par l'orgueil et je prenais mes petites actions pour quelque chose de grand. »

Le père Arseny vit que la lumière de la foi ne brûlait pas seulement dans les prisonniers, mais aussi dans certains gardes et chefs de camp qui, dans les limites de leurs possibilités, faisaient aussi le bien, même si c'était très difficile, voire dangereux pour eux. Il voyait maintenant d'une toute autre manière des

personnes qui, de son vivant, lui paraissaient vides et sans personnalité propre. Il reconnaissait leur foi, leur amour du prochain inépuisable et voyait tout le bien qu'ils faisaient et comment ils portaient leur croix sans se plaindre. Et lui, le moine-prêtre Arseny, qui avait vécu au milieu d'eux, ne les avait pas remarqués. « Ô Seigneur ! Où étais-je ? Pardonne-moi et aie pitié de moi. Je n'ai vu que moi-même et c'est pourquoi j'étais aveuglé et je n'avais pas assez confiance dans les hommes. »

En s'inclinant, le père Arseny pria longuement et implora le pardon de ses péchés.

Puis il pria la Vierge Marie pour ceux dont la souffrance était si grande qu'elle dépassait les limites du supportable. Et soudain, il entendit une voix claire, extrêmement douce, mais ferme, qui disait « Le temps de ta mort n'est pas encore venu, Arseny. Tu dois encore servir les hommes pour un peu de temps. Dieu te renvoie pour aider Son peuple ! Va et sers ! Je ne t'abandonnerai pas. »

Le père Arseny leva son visage, regarda la Vierge et, subjugué par sa bonté et sa majesté surnaturelle, il s'inclina profondément et répondit : « Sainte Vierge, que ta volonté soit faite, la tienne et celle du Seigneur, mais je suis vieux et malade. Serai-je en mesure de servir ces personnes comme tu le souhaites, toi notre Souveraine ? - Arseny, tu n'es pas seul, il y en a beaucoup qui me servent. Tu serviras à leur côté et, avec eux, tu en aideras beaucoup. Va, sers-moi, je t'assisterai. » Le père Arseny sentit la main de la Vierge toucher sa tête. Il entendit quelqu'un dire « C'est fini ! Il se refroidit déjà. Notre père Arseny est mort. Il est presque 5 heures et c'est déjà bientôt l'heure de se réveiller, nous devons informer les surveillants. » Un autre dit « Maintenant, nous sommes orphelins. Il a aidé tant d'entre nous. J'ai lutté toute ma vie contre Dieu, mais lui me L'a montré, il L'a montré par ses propres actions. »

P. Arseny poussa un profond soupir - à la grande surprise de ceux qui l'entouraient et à l'effroi de beaucoup. Calmement, il dit : « La Sainte Vierge m'a renvoyé vers vous ! » Personne n'eut l'impression que ces paroles étaient étranges, bien que tous fussent stupéfaits de son retour à la vie. Deux semaines plus tard, le père Arseny pouvait se lever à nouveau. Il était guéri et devait maintenant servir les hommes, ce qu'il fit surtout grâce à sa foi et à sa prière, obtenant ainsi des miracles.

Nous avons rapporté l'un de ces miracles dans le Triomphe du Cœur N°65, où Dieu a entendu la prière pleine de foi du père Arseny et a sauvé son ami Alexei et lui-même d'une mort certaine dans une cellule glaciale.

Après cette exhortation et cet enseignement bouleversants, le P Arseny était revenu sur terre totalement transformé « Cet événement m'a ramené à ma juste place, là où j'aurais dû être depuis toujours. Dieu m'a révélé ma profonde indignité et m'a donné le temps de corriger mes fautes. Ayant survécu si longtemps dans les camps et ayant souvent été sauvé par la miséricorde divine, je m'étais imaginé posséder une foi solide. Mais lorsque je suis mort, le Seigneur et la Mère de Dieu m'ont montré que je n'étais même pas digne de toucher le vêtement de nombreux prisonniers qui vivaient avec moi dans les camps. J'avais tant à apprendre d'eux. Le Seigneur m'a fait comprendre que ceux qui portent en eux une foi vivante, et plus encore les pasteurs d'âmes, doivent lutter de toutes leurs forces, jusqu'à leur dernier souffle, pour chaque âme. Le fondement de ce combat pour une âme est l'amour, la bonté et l'aide désintéressée, une aide donnée uniquement par amour pour son frère. »

LE TEXTE DU MOIS

Le prêtre de l'Évangile

John Henry Newman

Un des premiers écrits publics après sa réception dans l'Église Catholique. Texte complet tiré de la Troisième conférence des Conférences adressées aux protestants et aux catholiques par J-H. Newman, de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri ; traduites de l'anglais avec approbation de l'Auteur (Newman) par Jules Gondon, Paris, Sagnier & Bray, rue des Saints-Pères, 64, 1850, pages 53-73

Quand Jésus-Christ, le grand prophète, le grand prédicateur, le grand missionnaire, est venu en ce monde, il y est venu de la manière la plus sainte, la plus auguste et la plus glorieuse. Quoiqu'il soit venu sur la terre dans l'humiliation et pour souffrir, quoiqu'il soit né dans une étable et qu'il ait été couché dans une crèche, il est né du sein d'une Vierge immaculée, et, sous la forme d'un enfant, il brillait d'une lumière céleste. La sainteté a marqué chaque trait de son caractère et

chaque circonstance de sa mission. L'ange Gabriel a annoncé son incarnation, une vierge l'a conçu, une vierge l'a porté dans son sein, une vierge l'a allaité. Son père nourricier fut le pur et saint homme Joseph ; les anges ont proclamé sa naissance; une étoile lumineuse en répandit la nouvelle dans les cieux. L'austère saint Jean-Baptiste alla devant sa face, et une foule de pénitents, couverts de vêtements blancs et radieux de grâces, confessèrent leurs péchés, et le suivirent partout où il alla. De même que, dans le ciel, le soleil brille à travers les nuages et se trouve ensuite réfléchi dans le paysage, ainsi quand l'éternel soleil de justice se leva sur la terre, il changea la nuit en jour, et son éclat fit briller toutes choses.

Il vint et s'en alla. Mais comme il était venu pour introduire dans le monde une nouvelle alliance de grâce, il laissa à sa place, derrière lui, des apôtres, des maîtres, des missionnaires. — Bien alors, direz-vous, mes frères, puisque tout, à la venue de Jésus, était si glorieux autour de lui, ses serviteurs, ses représentants, ses ministres doivent, en son absence, être tels qu'il fut lui-même. Comme il fut sans péché, ils doivent être sans péché; comme il était le fils de Dieu, ils doivent au moins être des anges. Vous direz. que des anges seuls peuvent être choisis pour cette charge élevée ; que des anges seuls sont dignes de prêcher la naissance, les souffrances, la mort d'un Dieu.

Vous ajouterez, mes frères, que ces anges pourraient cacher leur éclat comme leur Seigneur et leur maître s'était déguisé devant eux; qu'ils pourraient se présenter, comme sous l'ancienne loi, avec la forme humaine, sans pour cela être des hommes, s'ils devaient être les prédicateurs de l'Évangile éternel et les dispensateurs de ses mystères. S'ils doivent sacrifier comme Notre-Seigneur a sacrifié; s'ils doivent continuer, appliquer le sacrifice même qu'il a offert, prendre dans leurs mains la victime qui est Jésus-Christ lui-même, lier et délier, bénir et excommunier, recevoir les confessions de son peuple et donner à ses enfants l'absolution de leurs péchés, leur enseigner la voie de la vérité et les guider dans le sentier de la paix; s'ils devaient, dis-je, faire ces choses, qui est capable de les accomplir, si ce n'est un habitant de ces royaumes à jamais bénis, dont le Seigneur est la lumière toujours radieuse ?

Et cependant, mes frères, il arrive qu'il a délégué, pour remplir le ministère de réconciliation, non des anges, mais des hommes; pour vous prêcher, il vous a envoyé vos frères, non des êtres d'une nature inconnue et d'un sang étranger, mais formés de vos os et de votre chair. « Hommes de Galilée, pourquoi regardez-vous fixement vers le ciel » - Tel est le style, le ton sur lequel les anges parlent aux

hommes, même quand ceux-ci sont des apôtres; c'est le ton de ceux qui, n'ayant jamais péché, parlent de la hauteur de leur perfection aux hommes qui ont commis des fautes. Mais tel n'est pas le langage de ceux que Jésus-Christ a envoyés, car ce sont vos frères qu'il a choisis, et personne autre; ils sont fils d'Adam, fils de votre nature, les mêmes que vous en nature, et en différant seulement par la grâce. Ils sont hommes comme vous, exposés aux tentations, aux mêmes tentations, aux mêmes combats intérieurs et extérieurs. Ils ont, comme vous, le monde, la chair et le démon, pour ennemis mortels. Ils ont le même cœur humain et capricieux, différant seulement du vôtre en ce que la grâce de Dieu l'a changé et le gouverne. Les choses sont ainsi : ce ne sont pas des anges venus du ciel qui vous parlent, mais des hommes que la grâce, que la grâce seule rend différents de vous. Ecoutez l'Apôtre. Quand les Lycaoniens, voyant le miracle qu'il venait d'opérer, voulaient lui offrir des sacrifices, à lui et à saint Barnabé, des sacrifices comme à des dieux, il se précipita au milieu d'eux et s'écria : « O hommes! que voulez-vous faire ? Nous ne sommes que des hommes comme vous » ou, suivant l'expression plus énergique du grec. « Nous avons les mêmes passions que vous. » Il dit encore, en écrivant aux Corinthiens : « Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus-Christ Notre-Seigneur ; et quant à nous, nous nous regardons comme ses serviteurs pour Jésus, parce que le même Dieu qui a commandé que la lumière sortit des ténèbres est celui qui a fait luire sa clarté dans nos cœurs, afin que nous puissions éclairer les autres par la connaissance de la gloire de Dieu, selon qu'elle paraît en Jésus-Christ. Or, nous portons ce trésor dans des vases de terre. » Et plus loin, il dit de lui-même : « De peur que la grandeur de mes révélations ne me causât de l'élévation, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon qui est l'ange et le ministre de Satan, afin que je ne m'élève point. » Tels sont, mes frères, vos ministres, vos prédicateurs, vos prêtres. Ils ne sont ni des anges, ni des saints, quoiqu'ils ne soient pas pécheurs ; mais des hommes qui eussent été pécheurs, si la grâce de Dieu n'était venue à leur aide, et qui, tout en s'efforçant, par la miséricorde de Dieu, d'être des saints dans l'autre monde, vivent néanmoins ici-bas au milieu des infirmités, des tentations, et n'ont d'espoir de persévérer jusqu'à la fin qu'en la grâce de Dieu, qu'ils n'ont pas méritée.

Quelle étrange, quelle frappante anomalie! Tout est parfait, céleste, glorieux dans la nouvelle alliance que Dieu nous a apportée, excepté la personne de ses ministres. Lui, trois fois saint, trois fois haut, habite sur nos autels en une lumière inaccessible, et les anges y sont prosternés devant lui. Il choisit, parmi les substances

et les formes visibles, ce qu'il y a de plus pur pour le représenter et le contenir. La plus belle fleur de farine et le vin du premier choix sont pris comme les symboles extérieurs de sa présence; les mots les plus sacrés et les plus solennels sont employés dans la cérémonie du sacrifice. L'autel et le sanctuaire sont ornés avec décence ou splendeur, suivant que nos moyens le permettent. Le prêtre remplit son ministère vêtu d'ornements convenables, élevant vers le ciel un cœur chaste et des mains saintes. Et cependant ce même prêtre, ainsi distingué des autres hommes, ainsi consacré, est, avec l'auréole du célibat et son manipule de chagrin, fils d'Adam, fils de pécheurs, enfant d'une nature déchue qu'il n'a pas perdue, bien qu'il ait été régénéré par la grâce. C'est presque donner la définition du prêtre, que de dire qu'il a à offrir le sacrifice pour ses propres péchés. « Car tout pontifie, dit l'Apôtre, étant pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes, en ce qui regarde le culte de Dieu, afin qu'il offre des dons et des sacrifices pour les péchés, et qu'il puisse être touché d'une juste compassion pour ceux qui pèchent par ignorance et par erreur, comme étant lui-même environné de faiblesse. Et c'est ce qui l'oblige à offrir le sacrifice de l'expiation des péchés aussi bien pour lui-même que pour le peuple. » C'est pourquoi, dans le saint sacrifice de la messe, quand le prêtre offre l'hostie avant la consécration, il prononce ces paroles : « Suscipe, sancte Pater, omnipotens aterne Deus. » « Recevez, ô Père saint, Dieu éternel et tout-puissant, cette hostie sans tache que j'offre, moi qui suis votre serviteur indigne, à vous qui êtes mon Dieu vivant et véritable, pour mes péchés, mes offenses et mes négligences qui sont sans nombre, pour tous les assistants, et pour tous les fidèles chrétiens vivants et morts, afin qu'elle profite à eux et à moi pour le salut et la vie éternelle. »

Cette loi paraît très-étrange en soi, mes chers frères ; mais elle cesse de l'être, dès que l'on considère que c'est l'ordre établi par un Dieu plein de miséricorde. Elle n'est pas étrange en Jésus, puisque l'Apôtre en donne la raison dans le passage que je viens de citer Les prêtres de la nouvelle loi sont hommes, afin « qu'ils puissent être touchés d'une juste compassion pour ceux qui pèchent par ignorance et par erreur, comme étant eux-mêmes environnés de faiblesse. » Si vous aviez eu des anges pour prêtres, ils n'auraient pu s'affliger de vos peines, sympathiser avec vous, être touchés de compassion pour vous, avoir pour vous des tendresses et des indulgences comme nous-mêmes le pouvons. Ils n'auraient pu être vos modèles vos guides, et vous conduire de l'état de péché à une vie nouvelle, comme ces prêtres sortis du milieu de vous, qui eux-mêmes ont été guidés comme vous l'êtes à votre tour qui peuvent tenir compte de vos peines, qui ont eu, sinon l'expérience de vos

péchés, au moins celle de vos tentations, qui connaissent les emportements de la chair et les ruses du démon, même lorsqu'ils diffèrent de vous en cela, ils ont déjoué ces ruses, comme ces prêtres disposés, dis-je, à faire la part de votre faiblesse et à être indulgents, qui peuvent vous donner les conseils les plus pratiques et vous avertir à propos et avec prudence des dangers que vous courez.

Pour ces motifs, il vous a envoyé des hommes pour ministres de réconciliation et d'intercession. Lui-même, quoiqu'il ne pût pécher, a pris néanmoins dans sa propre personne en se faisant homme, autant qu'il était possible à un Dieu, le fardeau et l'épreuve des infirmités humaines. Il ne pouvait pas être pécheur, mais il pouvait être homme; il prit donc un cœur d'homme, afin que nous puissions lui ouvrir nos cœurs, et il « fut tenté en toutes choses pour nous servir de modèle » et « malgré cette similitude, il fut sans péché. »

Mes frères, pesez bien cette vérité, et qu'elle soit votre consolation. Parmi les prédicateurs, parmi les prêtres de l'Evangile, il y a eu des apôtres, des martyrs, des docteurs ; il y a eu parmi eux des saints en nombre considérable ; eh bien ! de ce nombre, quelque élevé qu'ait été leur sainteté, quelque variées qu'aient été leurs grâces, quelque prodigieuse qu'ait été leur puissance, il n'en est pas un qui n'ait commencé avec le vieil Adam, pas un qui n'ait été taillé du même roc que le plus endurci des réprouvés. Il n'en est pas un qui n'ait été façonné à l'honneur du monde, avec la même argile qui a servi à former les plus dépravés et les plus vils des pécheurs; pas un qui ne fût, par nature, frère de ces pauvres âmes restées pour l'éternité les compagnes du démon, et qui brûlent en enfer. La grâce a vaincu la nature : telle est l'histoire des saints. Pensée salutaire pour ceux qui sont tentés de s'enorgueillir de ce qu'ils font et de ce qu'ils sont, avertissements capables de remplir de crainte ceux qui reconnaissent avec douleur au fond de leurs cœurs l'énorme différence qui existe entre eux et les saints, nouvelles joyeuses pour les hommes qui, haïssant le péché et désirant se soustraire à son joug odieux, sont cependant tentés de croire cela impossible !

Allons, mes frères, examinons cette vérité de plus près, et gravons-la dans nos cœurs. Considérons d'abord que depuis la chute d'Adam, aucun des enfants de sa postérité, à l'exception d'un seul, n'a encore été conçu sans péché. Il y a eu une seule exception ; quelle est-elle ? Nous ne parlons pas de Notre-Seigneur Jésus, car il ne fut pas conçu d'un homme, mais du Saint-Esprit ; il ne s'agit donc pas de Notre-Seigneur ; mais je veux parler de la Vierge sa mère, qui, quoique conçue de père et mère humains, comme les autres créatures, fut cependant préservée de la condition

commune à tout le genre humain, et en fait ne participa jamais à la transgression d'Adam. Elle a été conçue par les voies de la nature, comme les autres créatures ; mais la grâce intervint et, s'emparant de son âme avant le péché, elle la remplit dès le premier moment de son existence, de telle sorte que le démon ne souffla pas sur elle, ne souilla pas l'œuvre de Dieu. « Tota pulchra es, Maria ; et macula originis non est in te. » Mais si nous laissons de côté la très-sainte mère de Dieu, toutes les autres créatures, les saints les plus glorieux, comme les pécheurs les plus endurcis et les plus odieux, je veux dire l'âme qui devint la plus glorieuse, comme celle qui fut la plus diabolique, étaient nées l'une et l'autre entachées du même péché originel; toutes deux étaient des enfants de malice; toutes deux étaient incapables de gagner le ciel par la puissance qu'elles avaient reçue de la nature; L'une et l'autre, avaient en perspective de mériter l'enfer.

Ces deux âmes étaient nées dans le péché, y étaient demeurées, et celle qui fut sainte plus tard eût continué à y vivre, eût péché d'une manière épouvantable, et se serait perdue sans le secours d'une influence surnaturelle et gratuite, qui fit pour elle ce qu'elle-même eût été incapable d'accomplir. Le pauvre enfant destiné à être héritier de la gloire éternelle repose dans le sein de sa mère, faible, maladif, chagrin et malheureux; c'est l'enfant de la douleur ; il est sans espérance et sans assistance divine. Il reste ainsi plongé dans une nuit longue et accablante jusqu'à sa naissance, et enfin, quand il ouvre les yeux et aperçoit la lumière, il recule et pleure de l'avoir vue. Mais Dieu, du haut des cieux, entend ses cris dans cette vallée de larmes, et il commence à lui prodiguer cette suite de miséricordes qui l'ont conduit de la terre aux cieux. Il envoie son prêtre pour lui administrer le premier sacrement et le baptiser par sa grâce. Alors s'opère en lui un grand changement, car au lieu de continuer à être l'esclave de Satan, il devient pour l'avenir l'enfant de Dieu. S'il était mort en cet instant, avant d'atteindre l'âge de raison, il eût été sans aucun délai conduit au ciel par les anges et admis à jouir de la présence de Dieu. Mais l'enfant n'est pas mort; il est arrivé à l'âge de raison, et oserons-nous dire, quoiqu'il en soit ainsi dans quelques cas isolés, oserons-nous dire qu'il n'a pas mésusé du grand talent qui lui a été donné, qu'il n'a pas profané la grâce qui habitait en lui, qu'il n'a pas commis de péché mortel? Dans certains cas, Dieu en soit loué ! nous osons l'affirmer ; c'est ce qui semble être arrivé à mon cher père, saint Philippe de Néri, qui conserva certainement la pureté de sa robe baptismale, dès le jour où il en fut revêtu. Il ne perdit jamais son état de grâce depuis le jour où il l'obtint. Il avança, d'effort en effort, de mérite en mérite, et de gloire en gloire, à travers le cours de sa

longue vie, jusqu'à quatre-vingts ans, âge où il fut appelé à rendre son compte à Dieu. Il partit avec joie, traversa le purgatoire sans ressentir aucune atteinte de ses flammes, et arriva tout droit au ciel.

Telles ont été quelquefois les voies de la grâce de Dieu avec les âmes de ses élus; mais générale ment, comme s'il eût voulu les associer plus intimement à leurs frères et faire de la plénitude de ses faveurs pour eux une raison d'espérance et d'encouragement pour le pécheur pénitent, les hommes qui sont arrivés à être des prodiges de sainteté, des héros de l'Eglise, ont passé un certain temps de leur vie dans le péché, se sont jetés hors de la lumière de Dieu, ont été les esclaves de telle ou telle faiblesse, de telle ou telle erreur, jusqu'à ce qu'enfin il se soit relevés peu à peu ou subitement, et qu'ils aient regagné l'état de grâce ou plutôt un état plus parfait que celui qu'ils avaient perdu. C'est ce qui est arrivé à sainte Madeleine, qui avait mené une vie honteuse, à tel point que, suivant les idées religieuses de son temps, on regardait comme une souillure d'être touché par elle. Heureuse au milieu des avantages de ce monde, jeune et passionnée, elle donna son cœur aux créatures avant que la grâce de Dieu ne prévalût en elle. Mais après sa conversion elle coupa ses cheveux, mit de côté ses habits de fête, et il s'opéra en elle un changement si profond, que si vous l'aviez connue avant et après cette transformation, vous auriez cru avoir vu deux personnes distinctes et non une seule et même personne. Il ne restait dans Madeleine pénitente aucune trace de Madeleine pécheresse, si ce n'est son cœur aimant, dont l'amour se portait alors vers le ciel et Jésus-Christ. A part cela, on ne retrouvait ni trace ni souvenir de cette vision brillante et séduisante, dans la modestie, la sérénité, la tenue grave et la voix si douce de celle qui alla chercher et trouver notre Sauveur dans le jardin.

L'histoire de sainte Madeleine est aussi celle du publicain qui devint apôtre et évangéliste, lui qui, pour un vain lucre, ne se fit aucun scrupule d'entrer au service des Romains et d'opprimer le peuple auquel il appartenait. Les apôtres n'étaient pas formés d'une matière plus parfaite que les autres fils d'Adam ; leur nature animale en faisait des hommes charnels et ignorants ; livrés à eux-mêmes, ils auraient, comme les brutes, rampé, fixé leurs yeux et mangé sur la terre, si la grâce de Dieu ne se fût emparée d'eux, ne les eût relevés sur leurs pieds et n'eût tourné leurs regards vers le ciel. Tel était le savant pharisien qui vint de nuit trouver Jésus. Il était satisfait de sa position, jaloux de sa renommée, plein de confiance en sa raison; mais le moment arriva où, alors même que les disciples prenaient la fuite, seul il resta pour oindre le cadavre abandonné de celui qu'il avait été honteux de confesser de

son vivant. Vous voyez que c'est la grâce de Dieu qui triompha dans Madeleine, dans Mathieu, dans Nicodème. La grâce céleste s'empara de la nature corrompue; elle subjuga la chair dans la pécheresse, la convoitise dans le publicain, le respect humain dans le pharisien.

Laissez-moi vous parler d'une autre conquête célèbre de la grâce de Dieu dans un siècle postérieur, et vous verrez comment il lui plut de faire un confesseur, un saint, un docteur de son Eglise, en le tirant à la fois du péché et de l'hérésie. Il semble que ce ne fût pas assez que le père des écoles d'Occident, l'auteur d'un millier d'ouvrages, le controversiste triomphant, le grand champion de la doctrine de la grâce, eût été autrefois un pauvre esclave de la chair, car il fut encore la victime d'un esprit pervers. Celui qui, plus que tout autre, devait exalter la grâce de Dieu, fut laissé plus que tout autre aussi à l'expérience de la fragilité de la nature. Le grand saint Augustin (je ne parle pas du saint missionnaire de ce nom qui vint en Angleterre et convertit nos ancêtres païens), le grand évêque d'Afrique qui porta ce nom, s'inquiétait peu de son âme à une certaine époque; il ne se demandait pas comment on peut se laver du péché; mais, au contraire, tant qu'il fut fort et jeune, il fut avide des jouissances de la chair et des plaisirs du monde. Il était ambitieux et sensuel; il prononçait sur la vérité et l'erreur d'après son jugement privé et son caprice; il méprisait l'Eglise catholique, parce qu'elle parlait trop de foi et de soumission; il pensait faire de sa raison la mesure de toutes choses, et il embrassa en conséquence une secte très-répandue, qui avait des prétentions philosophiques, qui disait voir les choses en grand et qui s'efforçait de rectifier les idées vulgaires, entendant par là les notions catholiques sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur le péché et sur les moyens d'arriver au ciel. Il resta quelques années dans cette secte; mais ce qui lui fut enseigné dans son sein ne le satisfit pas. Ces idées lui plurent quelque temps; cependant il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait pris pour aliment des substances qui ne nourrissaient pas. Il eut faim et soif de quelque chose de plus substantiel; mais il ne savait pas précisément ce que ce pourrait être. Il se méprisait de se voir l'esclave de la chair; il trouvait que sa religion ne l'aidait pas à la dompter. Il comprit qu'il ne possédait pas la vérité, et s'écria : « Oh ! qui me dira où la chercher ? qui donc me conduira à elle ? »

Pourquoi n'entra-t-il pas de suite dans l'Eglise catholique ? Je vous en ai dit la raison. Il savait que la vérité n'était nulle part ailleurs; mais il n'était pas certain de la trouver dans l'Eglise catholique. Il pensait qu'il y avait, dans l'ensemble de ses doctrines, quelque chose de petit, d'étroit, d'irrationnel; il manquait du don de la

foi. Alors commença en lui une grande lutte : la lutte de la nature et de la grâce, de la nature et ses satellites, la chair et la fausse raison, contre la conscience et les instances de l'Esprit divin le conduisant à des choses plus parfaites. Quoiqu'il fût en état de péché mortel et de perdition, Dieu cependant le visitait et lui faisait goûter les premiers fruits de ces influences qui devaient, au moment donné, le tirer de cet état. Le temps s'écoulait, et en le considérant, comme son ange gardien pouvait le faire, vous auriez vu en dépit de son affreuse perversité, des nombreuses luttes dont il sortait victorieux contre son adversaire tout-puissant, en dépit de son état, qui continuait à être, comme auparavant, un état de perdition, que néanmoins la grâce faisait son chemin dans son âme il se rapprochait de l'Eglise. Lui-même n'en savait rien ; il ne pouvait s'apercevoir du progrès; mais les anges de Dieu sentaient naître pour lui un intérêt des plus vifs, qui fut suivi d'une grande joie. Enfin il se trouva en pays étranger à proximité d'un grand saint, et tout en prétendant ne pas le reconnaître pour tel, son attention se porta vers lui; il ne put s'empêcher de se rendre dans les lieux sacrés où il lui était possible de le voir. Il commença à l'épier et à se livrer sur lui à mille conjectures; il se demandait intérieurement s'il goûtait ou non le bonheur Il se rendit souvent à l'église pour entendre le saint prédicateur, et se décida enfin à lui demander son avis sur le moyen de trouver ce qu'il cherchait. C'est en ce moment qu'il eut à soutenir une lutte terrible avec la chair Il était dur, bien dur de renoncer aux péchés auxquels il s'était abandonné durant de longues années; il était bien dur de s'en séparer pour ne plus les goûter jamais. Oh ! le péché était une chose si douce ! Comment lui dire adieu pour toujours ? Comment s'arracher à ses embrassements et entrer dans le chemin solitaire et aride qui conduit au ciel ? Mais la grâce de Dieu fut beaucoup plus douce encore, et entraînant sa conviction à mesure qu'elle s'emparait de lui, elle finit par subjuguier sa raison et par en triompher. Ainsi celui qui, sans elle, eût vécu et fût mort en enfant de Satan, devint, sous sa merveilleuse influence, un oracle de sainteté et de vérité.

Ne pensez-vous pas, mes frères, qu'après avoir été lui-même convaincu il était plus propre qu'un autre pour convaincre ses frères, et pour prêcher la sainte doctrine qu'il avait méprisée ? Cela ne dit pas que le péché vaut mieux que l'obéissance aux lois de Dieu, ou que le pécheur est préférable à l'homme juste; mais ces exemples signifient que Dieu, dans sa miséricorde, se sert du péché contre le péché, qu'il tire du péché passé un avantage actuel, que tout en lavant sa culpabilité et en soumettant sa puissance, il en laisse au pécheur pénitent une

connaissance qui le rend capable, par l'expérience de ses ruses, de l'attaquer plus vigoureusement et de le frapper d'une manière plus efficace quand il le rencontre chez les autres. Ces exemples signifient que, tandis que Dieu pourrait, par sa grâce toute-puissante, rendre l'âme d'un pénitent aussi pure que si elle n'avait jamais péché, il lui laisse une tendresse et une compassion pour les autres pécheurs, une expérience sur la manière d'agir avec eux beaucoup plus grande que s'il n'avait jamais péché. Et malgré cela, il nous montre, pour notre instruction et notre consolation, dans les exemples rares et spéciaux sur l'un desquels je viens d'appeler votre attention, ce qu'il peut faire, même pour les pécheurs les plus coupables, s'ils viennent sincèrement à lui pour obtenir leur pardon et être guéris. On ne saurait assigner de limite à la bonté et à la puissance de la grâce de Dieu. Éprouver de la douleur pour ses péchés et implorer la miséricorde di-vine, c'est déjà une sorte de gage donné à nos cœurs qu'il nous accordera les dons précieux que nous cherchons. Il peut faire ce qu'il veut de l'âme humaine. Il est infiniment plus puissant que le mauvais esprit auquel le pécheur s'est vendu, et il peut le chasser de son âme. O mes chers frères ! quoique vos consciences portent témoignage contre vous, il peut les décharger de leurs crimes. Que vous ayez péché peu ou beaucoup, il peut vous rendre aussi purs à sa vue et aussi agréables à Dieu que si vous lui aviez toujours été fidèles. Il détruira par degrés vos habitudes de péché, et vous rendra tout à coup ses faveurs. La puissance du sacrement de la pénitence est telle que, plus ou moins lourde que soit la charge de vos péchés, il vous en débarrassera. Il lui est aussi facile de vous purifier de beaucoup de péchés que d'un petit nombre. Vous rappelez-vous d'avoir lu, dans l'Ancien Testament, la guérison de Naaman le Syrien par le prophète Élisée ? Il était atteint de cette maladie affreuse et incurable appelée la lèpre, qui formait une sorte de croûte blanche sur la peau, rendait la personne hideuse et offrait le type de ce que le péché présente d'affreux. Le prophète lui ordonna de se baigner dans le Jourdain, et la maladie disparut. « Sa chair, dit l'écrivain sacré, redevint comme celle d'un petit enfant. » Nous avons là un exemple, non-seulement de ce qu'est le péché, mais encore de la puissance de la grâce de Dieu. Elle peut revenir sur le passé ; elle peut accomplir ce qui nous paraît être sans espoir. Il n'est pas de pécheur, quelque odieux qu'il soit, qui ne puisse devenir un saint. Il n'y a pas de saint, quelque élevé qu'il soit en sainteté, qui n'ait été ou n'ait pu être un pécheur. La grâce dompte la nature, et la grâce seule a cette puissance. Prenez sainte Agnès, par exemple, cette sainte enfant qui, à l'âge de treize ans, résolut de mourir plutôt que de renier sa foi, et qui, dans le séjour même des esprits malins, où

les païens la menèrent, se trouva enveloppée d'une atmosphère de pureté, et répandit autour d'elle une influence céleste. Considérez l'angélique Louis de Gonzague, dont on ne peut pas dire avec certitude qu'il ait commis un seul péché véniel. Songez à sainte Agathe, à sainte Julienne, à sainte Rose, à saint Casimir, à saint Stanislas, saints pour qui une mauvaise pensée eût été pire que la mort. Eh bien ! mes frères, il n'est pas un de ces êtres angéliques qui, privé de la grâce de Dieu, n'eût pu être dégradé, offrir l'aspect d'une lèpre dégoûtante et devenir un objet de répulsion ; il n'en est pas un qui n'eût pu ou plutôt qui n'eût mené la vie d'une créature abrutie, ne fût mort de la mort d'un réprouvé, et n'eût été plongé éternellement en enfer dans les bras du démon, si Dieu n'eût placé en lui un cœur et un esprit nouveaux, si Dieu ne l'eût rendu ce qu'il ne pouvait devenir par sa propre force.

Tous les hommes religieux, mes frères, ne sont pas des saints, toutes les âmes qui se convertissent ne deviennent pas saintes. Je ne vous promettais pas — cela est vrai — que si vous venez à Dieu, vous parviendrez à ce degré de sainteté auquel les saints sont arrivés. Mais cependant je vous montre que les saints, par leur nature, ne sont pas meilleurs que vous, que les prêtres laborieux qui ont la charge des fidèles ne sont pas, par leur nature, meilleurs que les hommes qu'ils travaillent à convertir, qu'ils s'efforcent de réformer. C'est par l'effet de la miséricorde spéciale de Dieu pour vous que nous, prêtres, sommes de la même nature que vous; c'est par considération et par commisération pour votre faiblesse qu'il nous a faits, nous vos frères, ses délégués et ses ministres de réconciliation.

C'est là ce que le monde ne peut pas comprendre. Non qu'il ne saisisse très-clairement que la nature nous donne les mêmes passions qu'à lui ; mais ce qu'il ne voit pas, ce que son esprit étroit ne lui permet pas de concevoir, c'est qu'étant semblables à lui par notre nature, nous en différons tant par la grâce. Les hommes du monde, mes frères, connaissent la puissance de la nature; mais ils ignorent, ils ne goûtent pas la grâce de la puissance de Dieu, grâce en laquelle ils ne croient pas. Et dès qu'ils ne connaissent aucune puissance capable de dompter la nature, ils pensent qu'il n'en existe pas, et, conséquents avec eux-mêmes, ils croient que tout homme, prêtre ou non, reste en définitive tel que la nature l'a fait ; ils ne voudront jamais admettre, comme possible, que quelqu'un puisse mener une vie surnaturelle. Non-seulement le prêtre, mais quiconque est en possession de la grâce de Dieu, mène une vie surnaturelle, plus ou moins parfaite, suivant sa vocation, la mesure des grâces qui lui sont accordées, et les dispositions avec lesquelles il les reçoit.

Voilà précisément ce que le monde ignore et ce qu'il n'admet pas ; aussi, quand il entend parler de la vie qu'un prêtre doit mener par profession, de son jeune âge à la vieillesse, il ne croit pas qu'il soit en réalité ce qu'il prétend être. Les gens du monde ne savent rien de la protection de Dieu, des mérites de Jésus-Christ, de l'intercession de Marie ; ils ignorent la vertu de la prière, de la confession fréquente, des messes célébrées chaque jour ; ils sont étrangers à la puissance transformatrice du très-saint Sacrement, le pain des anges ; ils n'apprécient pas l'efficacité que doivent avoir des règles salutaires, la fréquentation de saints compagnons, une longue habitude du bien, une vigilance active sur soi-même, la crainte du péché, l'horreur de l'esprit tentateur ; ils n'apprécient pas, dis-je, l'influence qu'exercent toutes ces choses quand ils cherchent à se rendre compte des moyens par lesquels une âme s'arrache au péché. Les gens du monde savent seulement que, lorsque l'esprit tentateur a une fois pénétré dans un cœur, on ne peut pas lui résister ; ils savent seulement qu'il y a (si l'on peut parler ainsi) nécessité de pécher quand l'âme s'est exposée et livrée à sa perversité. Ils savent seulement que lorsque Dieu l'a abandonnée et que les bons anges se sont retirés d'elle, qu'elle néglige toute sauvegarde, toute protection, toute précaution, et qu'enfin (c'est ce qui leur arrive) la victoire du démon est déjà à moitié gagnée, ils savent, dis-je, qu'il est certain qu'elle le sera tout à fait.

Eux-mêmes, dans leur meilleur état, ont toujours été battus par le démon, avant d'avoir commencé à livrer bataille. C'est le seul état dont ils aient l'expérience ; ils savent cela et rien autre chose. Ils n'ont jamais obtenu aucun avantage, ils n'ont jamais été dans les murs de la cité forte, autour desquels l'ennemi rôde en vain, dans laquelle il ne peut pénétrer, et en dehors de laquelle l'âme fidèle est trop sage pour s'aventurer. Ils jugent, dis-je, par leur expérience, et ne croient pas ce qu'ils n'ont jamais connu.

S'il y a ici présent, mes chers frères, des personnes qui nient l'efficacité de la grâce de Dieu dans le sein de l'Eglise, parce que ses effets ne sont pas sensibles au dehors, ce n'est pas à elles que je m'adresse. Je parle à celles qui ne limitent pas leur foi à leur expérience ; je m'adresse à celles qui croient que la grâce peut rendre la nature humaine ce qu'elle n'est pas. Je pense que ces personnes verront, non pas une cause de jalousie et de suspicion, mais un grand avantage, une grande miséricorde dans ce fait que les prêtres envoyés pour leur prêcher la vérité, pour entendre leur confession, leur donner des conseils, peuvent condescendre à leurs faiblesses, bien qu'ils n'aient pas commis leurs péchés. La tentation qui vous éprouve, mes frères, est absolument celle que ressentent tous ceux qui partagent

vosre nature, quoique vous y ayez succombé et que d'autres aient su y résister. Le prêtre peut vous comprendre, vous deviner, vous interpréter, quoiqu'il ne vous ait pas suivi dans vos écarts. Il sera plein de tendresse pour vous; il vous « instruira dans un esprit de douceur » comme dit l'Apôtre, « se considérant lui-même de peur d'être aussi tenté. »

Venez donc à nous, vous tous qui travaillez et êtes lourdement chargés, et vous trouverez la paix de l'âme. Venez à nous qui tenons maintenant la place de Jésus-Christ et vous parlons en son nom; car, comme vous, nous aussi avons été sauvés par le sang rédempteur de Jésus-Christ ; comme vous, nous serions aussi des pécheurs perdus, si Jésus-Christ n'avait étendu sur nous sa miséricorde, si sa grâce ne nous avait purifiés, si son Eglise ne nous avait reçus, si ses saints n'avaient intercédé pour nous. Soyez sauvés comme nous avons été sauvés. « Vous tous qui craignez Dieu, venez et écoutez, et nous vous dirons ce qu'il a fait pour notre âme » ; prêtez l'oreille à notre témoignage ; considérez la joie de notre cœur et augmentez-la en venant vous-mêmes la partager. Prenez le bon parti que nous avons pris; joignez-vous à notre compagnie ; vous ne vous en repentirez jamais, croyez-en ma parole, nous avons le droit de le dire, vous ne vous repentirez jamais d'avoir cherché au sein de l'Église catholique la paix et le pardon.

Car elle seule possède la grâce ; elle seule a la puissance ; elle seule a des saints. Vous ne vous repentirez jamais de cette résolution, quelles que soient vos inquiétudes, quelque grand que soit le sacrifice que vous ayez à faire pour venir à elle. Vous ne vous repentirez jamais d'avoir abandonné les ombres du temps et des sens, les déceptions du sentiment humain et de la fausse raison pour la liberté glorieuse des enfants de Dieu. O mes frères, quand vous aurez fait le grand pas, et que vous serez en possession de votre lot de bénédictions, comme pécheurs réconciliés avec le Père que vous aviez offensé (j'anticipe sur ce qui arrivera certainement, j'en ai la confiance, pour plusieurs d'entre vous), ô alors, mes frères, n'oubliez pas ceux qui ont été les ministres de votre réconciliation. De même qu'ils vous prient maintenant de faire votre paix avec Dieu, ainsi vous, une fois réconciliés, priez pour eux, afin qu'ils obtiennent le don précieux de la persévérance ; qu'ils puissent continuer jusqu'à l'heure de la mort à demeurer dans l'état de grâce où ils sont maintenant, de peur que, par hasard, après avoir prêché la sainteté aux autres, ils ne deviennent eux-mêmes des réprouvés.

